BULLETIN CRITIQUE

Sont publiés à cette place les comptes-rendus des ouvrages adressés au directeur de la *Revue* : M. J. Marouzeau, 4, rue Schœlcher, Paris, XIV^{e}.

Les publications qui paraîtraient prêter moins à un compte-rendu critique qu'à un simple résumé seront mentionnées et analysées dans l'*Année philologique*, publiée à la librairie des Belles-Lettres.

L. Hjelmslev, *Principes de grammaire générale*. Det kgl. Danske Vidensk. Selskab. histor.-filol. Meddelelser, XVI, 1. Copenhague, Hoest, 1928, 362 pages.

Voici un livre qui nous emmène bien loin des textes latins, mais qui pourra faire réfléchir utilement plus d'un latiniste, s'il est vrai qu'on ne juge bien les choses que lorsqu'on les a rapportées à leurs principes.

Seulement il ne faut pas dissimuler à ceux qui voudraient l'étudier que l'épreuve sera dure. D'abord, le domaine de ce qu'on appelle la grammaire générale ne se laisse pas aborder sans préparation, et sur la voie qu'ont tracée les abstracteurs de l'école genevoise : F. de Saussure, Ch. Bally, A. Séchehaye, on risque souvent de perdre pied.

Ensuite, M. Hjelmslev est lui-même un terrible manieur d'abstractions, et ceci le condamne à l'emploi d'une terminologie difficile : on a déjà quelque peine à se débrouiller à travers les « phonèmes de morphèmes » et les « phonèmes de sémantèmes » (p. 192 et suiv.), sans parler des « phonèmes phénomènes » de la p. 113 ; qu'est-ce quand il faut, partant de la synchronie et de la diachronie auxquelles nous a déjà habitués de Saussure, passer à l'idiochronie, qui est à la fois idiosynchronie et idiodiachronie, pour tomber de là dans la panchronie (p. 101 et suiv.) !

Enfin, M. Hjelmslev ne recule devant aucune audace. Il démolit et construit à plaisir : « il n'y a pas de philosophie du langage » (p. 32) ; il n'y a pas de grammaire historique (p. 54) ; il n'y a ni morphologie, ni syntaxe, il n'y a qu'une théorie de la forme (p. 126). Sa reconstruction de la grammaire est faite sur des ruines : il n'y a pas de logique dans la grammaire (*passim*), la grammaire est toute psychologie (p. 43) ou plutôt psychophysiologie (p. 46), ou simple aspect de la psychologie collective (p. 283). Rien ne résiste à l'ardeur novatrice de l'auteur : ni la théorie sociale du langage de Meillet (p. 277 et suiv.), ni celle de la mentalité primitive de Lévy-Bruhl (p. 257 et suiv.), ni l'affectivité de Bally

(p. 300)... ; aucune difficulté ne l'arrête : ni celle de refaire une théorie des catégories[1] (p. 296 et suiv.), ni celle de réhabiliter la conception du genre grammatical (p. 165 et suiv.), ni enfin la tâche de tracer le plan de cette grammaire générale annoncée par le titre, grammaire des possibilités, sinon des constances (p. 103 et suiv., 265 et suiv.).

Il y aurait là de quoi inquiéter, si M. Hjelmslev ne nous prévenait dès l'abord (p. 39) que, la linguistique n'étant pas une science à priori, les catégories qui constituent le système de cette science doivent s'établir suivant une méthode inductive et empirique, en partant toujours des faits. Seulement, dit-il aussi, la constatation des faits isolés n'est pas le but de la science ; en limitant trop étroitement son champ d'opérations, l'observateur s'interdit d'aboutir à des conclusions générales ; les recherches spéciales constituent le moyen, non le but, de la grammaire scientifique (p. 106). Cet effort d'être général, comme le dit M. Hjelmslev lui-même, n'est pas sans danger. A partir d'un certain degré de généralisation, tout ce qu'on avance est également défendable et contestable. L'auteur s'est-il gardé des risques qu'il prévoit? Je laisse aux linguistes le soin d'en décider.

Aux latinistes qui me lisent, je voudrais seulement proposer deux ordres d'idées qui me paraissent les plus propres à provoquer leurs réflexions.

D'abord, la définition que M. Hjelmslev propose de la grammaire, et sans laquelle son livre risque d'être incompris : 1° « la grammaire est la théorie des sémantèmes et des morphèmes et de leurs combinaisons, tandis que la phonologie et la phonétique sont les théories des phonèmes, la lexicologie et la sémantique les théories des mots » (p. 99) ; 2° la grammaire est une discipline d'ordre synchronique, donc appliquée à un état de langue et non à une évolution (p. 88) ; 3° « le but unique de la grammaire scientifique est de rechercher le rapport entre l'expression et la signification, en partant de l'expression pour chercher la signification » (p. 89). Il y a là une orientation à confronter avec celle qu'a définie dans ces dernières années M. F. Brunot.

En second lieu, ce qui mérite d'être médité, ce sont les critiques que prodigue l'auteur aux grammairiens trop préoccupés d'*une* grammaire, trop peu de *la* grammaire ; il n'est pas superflu de rappeler aux latinistes que la théorie grammaticale n'est pas encore faite, que la syntaxe a une méthode mal assurée, que la morphologie générale est à peine amorcée, que syntaxe et morphologie souffrent d'être en état de divorce, que la grammaire proprement dite est gênée dans son établissement par la confusion avec la grammaire historique, que le contraste est flagrant entre la grammaire pratique et la linguistique théorique (p. 55 et *passim*).

1. Le livre de M. V. Bröndal, *Les parties du discours*, qui est aussi de 1928, était-il encore inconnu de l'auteur quand il a composé ce chapitre?

Ai-je correctement dégagé ce qu'il peut y avoir dans les théories de M. Hjelmslev de propre à intéresser les grammairiens classiques? J'espère en tout cas n'avoir pas trop trahi la pensée de l'auteur, ayant pu apprécier en lui, pendant un séjour qu'il a fait parmi nous, les qualités auxquelles nous devons ce livre si original, si riche et si hardi.

J. MAROUZEAU.

H. FREI, *La grammaire des fautes*. Paris, Geuthner, 1929, 314 pages, 40 francs.

Ce n'est pas sans intention que je mentionne ce livre à la suite du précédent ; il est aussi, en un sens, de grammaire générale. L'auteur y propose « une méthode applicable à l'étude de n'importe quelle langue. La linguistique générale n'étant pas une science théorique, sorte de philosophie qui se superposerait à l'étude des langues particulières, tout problème de détail que pose une langue donnée demande à être abordé sous l'angle général » (p. 10). Voilà un principe qui cadre très exactement avec les idées directrices de M. Hjelmslev.

Un autre point de contact se trouve dans la définition de ce que l'auteur appelle la linguistique fonctionnelle. M. Hjelmslev lui aussi est préoccupé de la théorie de la fonction, que dans un de ses principaux chapitres il oppose à la théorie de la forme. M. Frei, très influencé du reste par les théories des linguistes scandinaves, inaugure son exposé par une « Introduction à la linguistique fonctionnelle » et étudie dans cinq chapitres successifs les « besoins » auxquels répondent les fonctions linguistiques : besoin d'assimilation, besoin de différenciation et de clarté, besoin de brièveté, besoin d'invariabilité, besoin d'expressivité. Il faut reconnaître l'originalité de cette conception, par rapport à celles qui conduisent à ranger les faits soit d'après l'ordre des signes (grammaire traditionnelle), soit d'après l'ordre des significations (Bally, Brunot, et pour le latin Juret).

Comment dans cette conception va intervenir la faute? Par le détour que voici : « Un fait de langage a beau être correct, il peut ne pas être adapté à sa fonction ; » il y a dans l'expression des « déficits » ; « un très grand nombre d'incorrections servent justement à prévenir ou à réparer de tels déficits » (p. 18-19). Et voilà la faute justifiée, non plus en vertu d'une tolérance, mais au nom d'un droit, qui est pour l'entendant de comprendre, et d'un devoir, qui est pour le parlant de se faire entendre.

Mais il n'est pas dans la pensée de l'auteur d'abuser de ces prémisses ; au contraire, « la question de savoir si un fait donné est correct ou non ne l'intéresse que d'une manière secondaire » (p. 20) ; c'est dire qu'il ne faut pas chercher dans son livre une définition véritable de la correction et de la faute (cf. ce qu'il en dit, p. 18), et cela sera sans doute une déception pour les lecteurs alléchés par le titre.

Il ne se préoccupe pas non plus de voir dans la faute, comme on le fait d'ordinaire, le ferment vivificateur de la langue et une sorte d'anticipation de l'avenir ; le point de vue historique est laissé de côté (ici c'est à l'école genevoise que se rattache M. Frei), et la faute n'est considérée que comme un indice propre à nous faire apprécier les faits de langue.

Est-ce bien « fait de langue » qu'il faut dire? A mon avis, la conception d'où part M. Frei le conduit à sortir du cadre qu'il s'est tracé, et son livre est consacré pour une bonne part à l'étude des « faits de style ». Je veux dire que les formes et procédés susceptibles d'entrer dans les cadres établis ne sont pas nécessairement des incorrections, ou plutôt la question ne se pose pas de savoir s'ils sont corrects ou non ; il suffit qu'ils répondent à un besoin d'expression ; qui ne voit qu'alors nous quittons le domaine de la grammaire proprement dite pour entrer dans celui du style?

Et c'est bien là, selon moi, ce qui fait le principal intérêt du livre de M. Frei. Je ne me préoccupe pas (ici surtout où je n'ai que le latin en vue) de savoir si tous ses exemples (empruntés au français d'usage) sont correctement choisis et interprétés. L'essentiel est de retenir ses titres de chapitre, et il y aura le plus grand intérêt, pour le latin tout comme pour le français, à les invoquer en vue d'expliquer l'emploi que fait des ressources communes de la langue tel auteur, à telle époque, dans telle circonstance, ce qui est proprement analyser ses procédés de style.

Il faudra même aller plus loin et chercher plus avant que M. Frei. Si nous cessons de nous préoccuper du point de vue faute, nous pourrons nous appliquer plus librement, plus abondamment et plus efficacement au point de vue fonction. Et nous n'aurons peut-être pas de peine à découvrir dans notre subconscient de sujets parlants d'autres tendances, d'autres besoins d'expression : besoin d'imitation et besoin inverse de protestation, besoin de réclame et besoin inverse de modestie, bien d'autres encore, qui nous conduiraient à faire toute une psychologie du sujet parlant.

M. Frei nous dira qu'il n'a pas voulu entrer dans ce détail et qu'il s'est borné à constater quelques besoins fondamentaux, les plus propres à faire apparaître la valeur de la faute. Mais il ne se plaindra sans doute pas que son livre provoque le lecteur à réfléchir au point de lui suggérer des idées nouvelles et quelque chose qui pourrait bien être l'amorce d'une stylistique.

J. Marouzeau.

W. Baehrens, *Skizze der lateinischen Volkssprache.* Altphilologischer Ferienkurs Göttingen, 1925. Neue Wege zur Antike, II. Leipzig, Teubner, pages 43-66.

Esquisser la formation de la langue populaire de Rome revient un peu

à faire la « grammaire des fautes du latin ». On retrouve, en effet, dans cet opuscule de M. Baehrens, une espèce de théorie des besoins et tendances qui rappelle certaines idées de l'ouvrage précédent.

C'est en particulier le besoin de clarté qu'invoque l'auteur pour expliquer les substitutions de mots caractéristiques de la langue du peuple. Ce besoin est le dernier que j'invoquerais. L'homme du peuple ne se soucie pas d'être exactement compris, ou plutôt il ne doute jamais de l'être ; ce n'est pas lui, c'est l'homme cultivé, l'homme réfléchi, l'homme critique qui fait effort pour se mettre à la portée de son interlocuteur et qui règle son expression en conséquence.

L'homme du peuple ne s'inquiète pas non plus des confusions de mots, et il est impossible de suivre M. Baehrens quand il explique (p. 60 et suiv.) la perte de *equus*, *aceruus*, *habena* par l'inconvénient qui résultait de la confusion avec *aequus*, *acerbus*, *auena* ; est-ce que nous sommes gênés le moins du monde par les homophoniques *reine* et *rêne*, par *chêne* et *chaîne*, par nos demi-douzaines de *son*, de *sein*, de *sans*, etc.?

Le peuple ne s'inquiète pas davantage de savoir si les mots qu'il emploie sont de composition claire. Hors le cas tout à fait exceptionnel de l'étymologie populaire, il ne recherche pas *rive* dans arriver, *bord* dans d'abord, etc. Si *quaero* a disparu (p. 54), ce n'est pas parce que *circare* était plus clair (peut-on dire même que *quaerere* ait disparu, quand nous avons, sur le domaine français seulement, *quérir*, et *querre*, et *cri*?). Si *reperio* a fait place à *inuenio*, est-ce parce que le peuple dans ce composé reconnaissait *uenio* (p. 52)? A ce compte-là, pourquoi a-t-il substitué (p. 50) *perdonare* à *ignoscere*, où il reconnaissait *nosco*? Et *plorare* à *lacrimare* (p. 51), où il reconnaissait *lacrima*? M. Baehrens me semble avoir confondu deux choses : un mot devient obscur quand il a été remplacé dans l'usage par un autre, mais ce n'est pas parce qu'il est devenu obscur qu'on cherche à le remplacer.

Là où il est encore plus difficile de suivre M. Baehrens, c'est quand, pour expliquer la préférence que donnent parfois les poètes aux mots populaires, il invoque la commodité du vers. Ainsi ce sont des raisons métriques qui auraient conduit les poètes à employer un diminutif *auricula*, un pluriel *gaudia* (p. 46-47) !

Le reste de l'opuscule contient des vues fort justes, mais qui se trouvent dans tous les ouvrages publiés sur la question et qui n'apprendront rien aux spécialistes. Elles sont propres à intéresser le grand public, et il faut dire que M. Baehrens s'adresse, en effet, à un auditoire de cours public ; son exposé fait partie d'un cours de vacances, et voisine dans le présent recueil avec une conférence de M. R. Reitzenstein sur *Das Römische in Cicero und Horaz*, qui prête un peu aux mêmes critiques. Ces critiques, je les adresse au genre plus qu'aux auteurs ; la publication d'un cours public est chose hasardeuse et, surtout quand il s'agit d'un

sujet aussi rigoureusement technique que celui-ci, est quelque peu une trahison.

J. MAROUZEAU.

L. CLÉDAT, *Dictionnaire étymologique de la langue française.* Paris, Hachette, 11e édition revue et augmentée d'un index latin, 694 pages.

Si je me plais à mentionner ce dictionnaire après le livre de M. Baehrens, c'est précisément pour inviter à y chercher des exemples propres à illustrer sa thèse — ou à fonder les critiques qu'elle soulève. Comme on y voit l'aboutissement du latin populaire, l'ouvrage présente au point de vue de la grammaire historique, même latine, un intérêt réel, et il complète très heureusement le *Vocabulaire latin* du même auteur, avec familles et groupements de mots.

Au point de vue sémantique, il est une mine d'observations et de divertissements ; certains articles, comme celui de *domus*, sont fort poussés et constituent de véritables petites monographies ; quelques-uns, comme il est naturel dans un recueil aussi considérable de faits souvent obscurs ou contestés, prêtent à la critique : ne fallait-il pas, à l'article *pas*, signaler le sens de *passus* = mesure des bras étendus, qui seule peut expliquer la valeur du mille romain (*mille passus*) ?

M. Clédat s'est défendu de faire entrer la phonétique dans son Dictionnaire ; elle y est latente ; n'aurait-il pas été possible cependant, au lieu de renvoyer au Dictionnaire général de Hatzfeld, Darmsteter et Thomas, que les élèves n'ont pas sous la main, d'ajouter au moins à la préface un tableau des principales règles relatives au passage du latin au français? C'eût été un service de plus rendu aux élèves, à qui ce livre se recommande déjà à tant de titres, non pas seulement comme livre de consultation, mais je dirais presque comme livre de lecture et comme matière à récréations grammaticales.

J. MAROUZEAU.

F. MULLER Jzn., *Augustus* : Mededeel. der kon. Akademie van Wetensch., Afd. Letterkunde, LXIII, A, n° 11, 1927, pages 275-347. En tirage à part : 73 pages, 0,60 flor.

Monographie de soixante-dix pages, dont la dimension se justifie sans doute par la valeur du mot et de l'homme qui en sont l'objet. Auguste est très à la mode, depuis que parallèlement les fouilles de Rome et d'Antioche de Pisidie ont mis au jour les nouveaux témoignages de sa grandeur ; quant au mot, M. Muller lui-même en avait déjà indiqué, dans son *Altitalisches Wörterbuch*, l'explication due à M. Ernout (*Mémoires de la Société de linguistique*, t. XXII, p. 234 et suiv.) en posant le rapport : *augeo augur augustus*. M. Muller se préoccupe surtout, dans sa monographie, d'illustrer ce rapport sémantique à l'aide de rapproche-

ments historiques et littéraires, qui tendent à confirmer la définition suivante : « *Augusti* adiectivum eum designat qui ceteris maius *augus*, id est arcanam quandam augendi, creandi, alendi vim ostendit a deis oblatam » (p. 346). En passant, il commente Ennius, Cicéron, Auguste lui-même, et surtout Virgile, dont la 4e Églogue reçoit ici une nouvelle interprétation. Je ne trouve pas, parmi les textes utilisés, le passage pourtant significatif des *Fastes*, où Ovide nous montre Auguste lui-même hypnotisé devant l'éclat de son titre divin (*Fast.*, V, 567-568) :

Spectat et Augusto praetextum nomine templum,
Et uisum lecto Caesare maius opus.

Faute de lire assez couramment le hollandais, je ne suivrai pas M. Muller dans le détail de sa démonstration ; dans l'ensemble, j'ai l'impression qu'il « pressure » un peu les textes et fait dire aux mots parfois plus qu'ils ne veulent, par exemple dans son commentaire des mots *auctor* et *auctoritas*, dont l'usage est trop banal pour qu'on en puisse toujours tirer parti ; j'irai jusqu'à me demander si le rapprochement relevé chez Ennius, *augusto augurio*, peut être interprété autrement que comme une simple recherche allitérative ; quant à l'explication de l'*augur Apollo* et du *Iouis incrementum* de Virgile, elle ne manquera pas de piquer au jeu les exégètes de la 4e Églogue.

Il faut rendre hommage à la science et à l'ingéniosité avec laquelle M. Muller nous amène à sa conclusion, qu'il résume pour nous en latin : « Octavianus, *auctor*, *augur*, *augustus*, summa *auctoritate* praeditus, regum Romanorum, Romuli imprimis, heredem se agnouit, idque... efficere conatus est ut, sub regibus quae fuisset olim condita *augusto augurio*, nunc se *auctore augusto* et Apolline duce ad pristinam gloriam renasceretur Roma aeterna » (p. 347).

J. Marouzeau.

M. Middleton Odgers, *Latin parens, its meanings and uses*. Diss. Pennsylvania : Language Dissertations, publ. by the Linguistic Society of America, III, 1928, 32 pages.

Trente-deux pages sur *parens* sans dépasser la fin de l'époque républicaine et sans toucher à l'origine du mot, on trouvera peut-être que c'est beaucoup. A mon avis, c'est à la fois trop et trop peu.

Trop, parce que M. Odgers a multiplié sans nécessité les tableaux, les pourcentages et les statistiques : vingt tables, dont plusieurs à double entrée, épuisent toutes les combinaisons dans lesquelles se présente le mot, suivant le cas, le nombre, le genre, le sens, l'emploi, l'époque, l'auteur, par rapport à *pater*, par rapport à *mater*, etc., etc. J'avoue que dès la troisième ou quatrième figure je n'y vois plus clair, et j'aurais quelque peine à dégager le sens de toutes ces constatations chiffrées si un sommaire ne le faisait apparaître à la fin.

Il résulte principalement de ce sommaire : 1° que le pluriel *parentes* est plus usité que le singulier *parens* ; 2° que le singulier est un mot d'allure littéraire. Il y a là deux faits qui demandaient à être expliqués et qui pouvaient l'être si, au lieu de nous accabler de statistiques et de chiffres, l'auteur nous avait gratifiés de quelques exemples avec commentaire. Il y aurait eu, j'en suis sûr, des enseignements utiles à tirer, d'une part, en ce qui concerne le pluriel, d'emplois comme celui de la formule *patria et parentes*, et surtout, en ce qui concerne le singulier, de l'emploi du mot avec valeur affective, ou technique, ou officielle, ou poétique, par exemple en interprétant les passages (rares, donc significatifs) de Plaute et de Térence. C'est en ce sens qu'on peut dire que trente-deux pages c'est trop peu. Une monographie sur un mot, qui ne cite pas une seule phrase où ce mot se rencontre, est quelque chose de comparable à ces cartes muettes qui font le tourment des écoliers.

Il ne faudrait pas en conclure que des travaux de ce genre soient inutiles. Bien au contraire ; c'est seulement par des monographies pareilles qu'on peut constituer une histoire de la langue et des idées, fournir une base à la sémantique, une amorce à la stylistique. Les index de mots, si précieux, ne suffisent pas et ne prennent leur valeur que s'ils provoquent des études particulières sur les mots dont ils signalent l'intérêt.

Et à ce propos je rappelle, comme je l'ai déjà fait ci-dessus dans la *Chronique*, p. 146, l'utilité qu'il y aurait non pas seulement à multiplier les monographies de ce genre, mais à dresser un index de celles qui ont été faites. Un tel relevé rendrait des services éminents et vaudrait à son auteur la reconnaissance du monde savant.

J. Marouzeau.

M. Orlando, *Spigolature glottologiche : Il nome « Italia » nella prosodia, nella fonetica, nella semantica.* Torino, Bona, 1928, 126 pages.

Ce mémoire forme le troisième cahier d'une série d'études grammaticales et linguistiques patiemment élaborées et courageusement éditées à ses frais par M. Michel Orlando. Il s'accompagne d'une bibliographie et d'un index des plus complets, de références abondantes, bref d'un appareil scientifique considérable et d'ailleurs de bon aloi. On se plaît à rendre hommage au très sérieux et très probe effort de M. Orlando ; on souhaiterait qu'il eût été récompensé d'un meilleur succès.

Le but de l'auteur est de substituer à l'explication qui rapproche *Italia* de *uitulus* par l'intermédiaire de l'osque *Viteliu*, explication suggérée par les grammairiens anciens et acceptée par un certain nombre de linguistes modernes, une étymologie *Ioui-talia*, c'est-à-dire « terre radieuse de la lumière ». On voit bien tout ce que l'hypothèse a de séduisant pour l'imagination, mais il ne fait guère de doute qu'elle ne reçoive meilleur accueil des poètes que des linguistes.

M. Orlando, avant de proposer son hypothèse, prépare le terrain. Il consacre un premier chapitre à établir que l'*i* d'*Italia* est long et non pas bref : c'est que *uitulus* suppose *ītalia*, tandis que la dérivation qu'il imagine aboutit à *ĭtalia*. Cette démonstration préliminaire n'est pas convaincante : elle se heurte au témoignage formel de Quintilien, qui dit que l'allongement de la première syllabe d'*Italia*, fréquent chez les poètes, est une licence poétique. Des critiques que, dans les chapitres suivants, M. Orlando formule, après d'autres, contre l'étymologie *uitulus*, on pourra utilement retenir quelques-unes. On a parfaitement le droit, en effet, de ne pas accepter cette étymologie ; mais il ne semble pas qu'on puisse, jusqu'à présent, lui en substituer une meilleure. L'origine du mot *Italia* reste obscure : que M. Orlando s'en console en pensant que, si la parenté du soleil est flatteuse, un nom mystérieux n'est pas non plus sans grandeur ni poésie.

L.-A. CONSTANS.

E. COCCHIA, *La letteratura latina anteriore all'influenza ellenica*. Napoli, Rondinella & Loffredo, 1924-1925, 3 vol. de x-264, VII-197 & XI-398 pages, 12, 10 & 20 lires.

Trois volumes d'ensemble neuf cents pages sur une forme de littérature qui passe un peu pour inexistante, on pourrait trouver que c'est beaucoup, n'était la personnalité de l'auteur, son érudition et son génie inventif.

Même avec tous ses dons et ses connaissances, M. Cocchia n'a pourtant pas prétendu remplir ces trois tomes de ce qu'il avait à dire de la littérature ; les deux premières parties : *Elementi fantastici d'ispirazione popolare nella mitologia romana* et *Elementi eroici e poetici d'ispirazione nazionale nella leggenda romana*, ne traitent, comme leurs titres l'indiquent, que des éléments, et sont en réalité une préparation à l'étude qui fait l'objet de la troisième partie : *Le forme poetiche della letteratura nazionale latina anteriore all'influenza greca*.

Préparation lointaine, et qui consiste surtout à faire apparaître les dons de fantaisie (?) et de poésie (?) des Latins par l'examen de leurs légendes et de leur mythologie. Les historiens de la religion auront certainement plus d'une réserve à faire sur les interprétations et les hypothèses qui remplissent ces deux volumes ; les questions de méthode examinées dans cette *Revue* même par M. J. Toutain à propos des travaux de M. Jean Bayet font prévoir à peu près quel pourra être le sentiment des spécialistes sur la mythographie de M. Cocchia ; les linguistes et les dialectologues auront aussi leur mot à dire et ne souscriront pas à toutes les explications étymologiques de l'auteur.

Mais c'est la dernière partie, celle qu'annonce vraiment le titre, qui nous intéresse ici. M. Cocchia l'aborde en fait à la page 11 du troisième

volume : « L'analyse historique largement documentée des deux premiers livres nous a mis désormais en possession indiscutable d'une somme notable d'éléments traditionnels, d'où pouvaient surgir et prendre aliment le chant populaire, les chants épiques et les formes variées de l'art dramatique. Comment ce riche patrimoine de légendes et de mythes s'est-il éclipsé et a-t-il disparu, sans laisser de traces ou d'indices de sa consistance dans la littérature? » Voilà le problème, dit l'auteur dans sa préface, page IX, qui était resté jusqu'ici étranger à la conscience des savants (?), et il ajoute, tenant à marquer le point : « A ce problème je me suis mis en mesure de donner une solution positive et concrète, telle que personne jusqu'ici ne l'avait entrevue. » — Quelle est cette solution? Les formes indigènes de l'art romain contenaient les germes féconds d'une haute poésie, la poésie des *saturae* et des *maiorum laudes* (p. 295), si Rome avait eu la liberté et le temps de la dégager de son propre sein — entendez si la Grèce n'avait pas interrompu cette évolution par l'apport d'une littérature toute faite. M. Cocchia fait sienne la déclaration de Schanz, à laquelle, dit-il, les résultats de ses recherches n'ont sans doute pas été étrangers : « Il serait injuste de sous-estimer ces germes, qui ont jeté leur racine dans le sol de la vie nationale. Qui nierait que de ces éléments pouvait surgir au moment propice une littérature capable d'incarner le destin du peuple? »

Limitée ainsi à la constatation d'une possibilité, la conclusion de M. Cocchia n'apparaît tout de même pas comme une révélation. Qui a jamais nié qu'il y ait eu à Rome les éléments d'une littérature originale? Qui a pu nier même qu'il soit intéressant d'en relever les traces à travers la littérature d'imitation? N'a-t-on pas depuis longtemps commenté le « satura tota nostra est » de Quintilien? N'a-t-on pas cherché à imaginer ce qui pouvait se cacher sous le mystérieux saturnien? N'a-t-on pas été même jusqu'à traduire en chants héroïques supposés les légendes nationales de la vieille Rome?

Ce qu'il y a de plus intéressant dans le livre de M. Cocchia, c'est d'abord quelques monographies sur des points particuliers : une discussion sur la *satura* dramatique, où il y a beaucoup à retenir ; des interprétations d'anciens textes, chants des Arvales, des Saliens, vase de Duenos, où il y a bien des réserves à faire ; des observations pertinentes comme celle qui concerne la « latinité » de certains termes proprement littéraires : *uates, carmen, ludus... ;* mais surtout des relevés soigneusement faits et parfois ingénieusement interprétés des textes où peut se reconnaître la vieille littérature nationale.

Je regrette seulement que cette recherche des textes n'ait pas été poussée davantage. Je le regrette d'autant plus que j'ai été moi-même un jour tenté de la faire, et que de premiers sondages me la montraient assez prometteuse. Par exemple, Plaute, qui est mis à contribution plu-

sieurs fois, pouvait l'être beaucoup plus (cf. entre maintes parodies celle qui est faite d'un chant triomphal à la scène I de l'*Amphitryon*) ; les proverbes et dictons, les formules d'exécration pouvaient fournir beaucoup plus que ne leur a demandé M. Cocchia.

Mais surtout pourquoi l'auteur n'a-t-il pas établi un « système » qui lui permît de déceler les survivances propres à appuyer sa thèse? Depuis la publication de son livre a paru le début de l'histoire de la littérature latine de P. Lejay ; on y a lu un grand et important chapitre sur le carmen et ses procédés, qui, à mon avis, suggère la vraie méthode à appliquer à ces recherches. Quels sont les procédés propres au carmen latin? La question a pour développement la suivante : à quoi reconnaît-on dans la littérature transmise ce qui dérive du carmen? Il suffit que Livius Andronicus ignore à peu près l'allitération pour qu'on reconnaisse en lui un hellénisant ; il suffit qu'Ennius se complaise à certains jeux phoniques pour qu'on sente en lui un « italique ». Dans les chapitres où M. Cocchia recherche les traces de la poésie nationale, et qui sont pour moi l'essentiel de son œuvre, je voudrais une revue des documents, prose et vers, et inscriptions, et tradition orale, plus complète et inspirée par une définition plus rigoureuse des procédés. C'est là un travail que j'ai depuis longtemps projeté de faire moi-même ; peut-être n'en suis-je que plus difficile pour celui qui a eu le mérite de l'amorcer.

J. MAROUZEAU.

L. Annaei Senecae ad Lucilium Epistularum moralium libros XX ad codicum praecipue Quirinianum rec. A. BELTRAMI. Brixiae typis Apollonii, 1916 & 1927, XLV-397 & LXXX-278 pages.

J'ai signalé dans un précédent Bulletin (cf. ci-dessus, p. 115) l'intérêt de cette nouvelle édition des Lettres ; il consiste en ce que M. Beltrami apporte une collation complète d'un manuscrit méconnu jusqu'ici, qu'il a exhumé de la bibliothèque de Brescia, le Quirinianus Q.

L'édition se présente en deux volumes, dont le second n'est venu que onze ans après le premier, si bien que la dernière édition Hense, de 1921, se trouve encadrée entre les deux parties de l'édition Beltrami. L'éditeur allemand n'a pu tenir compte qu'imparfaitement, dans un *Supplementum Quirinianum*, de la documentation nouvelle, et le malheur des temps a voulu que, travaillant concurremment sur le même texte, les deux savants n'ont pu collaborer.

De nombreux comptes-rendus, surtout italiens, ont déjà souligné la valeur du travail de M. Beltrami. Le manuscrit mis au jour semble être du x^e^ siècle, au plus tard, et provenir du fonds de Bobbio (M. C. Cipolla, qui a étudié spécialement les Bobienses de Turin, s'en porte garant) ; il contient tout l'ensemble des vingt livres, sans trace de la division en deux parties qu'on croyait jusqu'ici n'avoir été abandonnée qu'au

XII^e siècle ; il nous fournit ainsi un point de comparaison pour apprécier les deux groupes de manuscrits entre lesquels se partage le texte. L'originalité de ce manuscrit consiste en ce qu'il est étroitement apparenté aux plus anciens de chaque groupe, et pourtant contient des leçons qui jusqu'ici étaient propres aux plus récents, si bien qu'il complète ou corrige les uns et réhabilite les autres. Cette particularité fournit un appoint à la thèse de ceux qui ne croient pas que la valeur d'une leçon soit nécessairement en raison directe de son ancienneté. J'ai été amené moi-même, il y a longtemps déjà, à présenter quelques observations en ce sens à propos du texte des *Dialogi* : « N'est-il pas temps, disais-je (*Revue de philologie*, 1913, p. 52), de renoncer pour le texte de Sénèque au préjugé qui veut que les manuscrits les plus anciens soient les seuls bons, et d'estimer enfin les *deteriores* à leur valeur? » J'aurais sans doute posé la question avec plus d'assurance si j'avais eu l'exemple qu'apporte aujourd'hui M. Beltrami.

S'il n'y avait pour conférer de l'autorité à Q que les cas où il présente en commun avec les *recentiores* une leçon plus satisfaisante que celle des *vetustiores*, on pourrait soupçonner qu'il s'agit de corrections et d'arrangements, mais l'authenticité de maintes leçons est assurée par l'examen de certaines lacunes : 71, 7, « *nisi qui omnia prior ipse contempserit*, nisi qui omnia exaequauerit » ; 72, 3, « non cum uacaueris philosophandum est, *sed ut philosopheris uacandum est* » ; 82, 11, « laudatur non exilium, *sed ille Rutilius qui fortiore uultu in exilium* iit quam misisset », etc. Dans ces passages, le texte en italique, fourni par Q, est absent des autres sources ; la présomption est irréfutable en faveur d'une faute par omission et non par addition, la lacune ne pouvant s'expliquer que par ce que L. Havet appelait le saut du même au même.

Les raisons de retenir l'autorité de Q sont fortes plus que nombreuses : on trouvera, p. XL-XLI du premier volume, la liste des leçons les plus dignes d'être retenues ; l'interprétation en a été donnée par l'auteur dans son article *Un nuovo codice*, etc., Torino, 1914, et reprise en détail à propos de chaque passage dans l'apparat critique[1]. Il ne faudrait pas céder à l'illusion que peuvent donner les deux listes établies par l'auteur à la fin de chaque volume, qui comprennent tous les passages où il s'écarte du texte de Hense. Il n'y a pas là moins de six ou sept cents références, masse imposante ! Mais à y regarder de près on s'aperçoit que nombre de divergences sont purement d'orthographe ou de ponctuation, et

1. La rédaction de cet apparat critique n'est pas toujours irréprochable : vol. I, p. 127, ligne 8 de l'apparat, je pense que la sigle Q est omise? Il y a parfois incertitude pour la distinction des différentes mains. Que signifie, Ep. 40, 5 : *delectu (ex delictu Q^2) Q?* Je n'arrive pas à comprendre dans quel sens a été faite la correction. En ce qui concerne le correcteur désigné par la sigle Q^2, je crois bien que M. Beltrami lui confère plus d'autorité qu'il n'en mérite : Ep. 55, 5, M. Beltrami accepte le texte *alias res*, qui n'est qu'un mauvais arrangement de Q^2, et a le tort de faire disparaître l'indice de faute *alio*.

qu'en maint endroit, si M. Beltrami s'écarte de Hense, c'est pour se ranger à l'avis d'un de ses devanciers, en remontant au besoin jusqu'à Muret et Juste Lipse. Loin de moi l'idée de lui en faire un reproche ; j'ai l'impression qu'il a souvent raison ; mais il ne faudrait pas croire que ces listes représentent l'appoint personnel de M. Beltrami, encore bien moins l'apport du manuscrit Q.

Quelques sondages font apparaître qu'en somme le texte traditionnel est peu touché par cette nouvelle édition : dans la lettre 40, je vois subsister, par. 2, sans plus, l'hypothèse de lacune *superueniens <iuueni> oratori ;* par. 7, la leçon douteuse des recentiores *se rapit ;* par. 8, la conjecture de Muret *impotens ;* par. 11, l'incompréhensible *uideris istos ;* par. 10, l'insuffisant *numquid dicas* (en présence du *numquam* des manuscrits, j'aimerais proposer *numquidnam*, qui est tout à fait dans la manière de Sénèque et dans le ton du passage ; cf. *De clem.*, I, 16)...

Là où M. Beltrami, guidé ou non par son manuscrit, innove véritablement, c'est parfois avec bonheur : entre autres conjectures nouvelles, en voici une qui m'a frappé par son ingéniosité et sa vraisemblance : *Ep.* 45, 8, *tam ineptus aut hebes ut nescio tu illi* (*nesciat tu illi* codd.)... *persuaseris ;* le sens est défendable, et la faute d'un copiste qui, ayant pris l'adjectif *nescio* pour un verbe, l'aurait mis au subjonctif après *ut* est d'un type connu.

Après M. Beltrami, et indépendamment du secours fourni par le nouveau manuscrit, il reste beaucoup à faire pour le texte de Sénèque. Mais c'est de cette édition qu'il faudra partir. Si elle n'apporte pas proprement une révélation, qu'on ne saurait guère attendre pour une tradition aussi anciennement fixée que celle de Sénèque, elle constitue en tout cas une solide et précieuse contribution à l'établissement d'un texte difficile, fait à la fois pour tenter et décevoir la critique.

J. MAROUZEAU.

Collections d'éditions classiques.

A chaque nouveau Bulletin, j'ai à signaler l'apport incessant des grandes collections : Budé et son émule catalane Bernat Metge, Teubner, Paravia. Dans la

Collection G. Budé, publiée par la Société des Belles-Lettres,

le rythme de la production, quelque peu ralenti cette année pour les auteurs latins, promet de s'accélérer au cours des années qui vont suivre.

Parmi les derniers volumes latins parus, je signalerai :

— *Cicéron, Des termes extrêmes des biens et des maux*, t. I, livres I-II, texte établi et traduit par J. MARTHA, XXXII & 2 × 119 pages,

dont je me réserve de parler en détail quand paraîtra le tome II.

De Cicéron encore, la suite des *Discours* :

— *Cicéron, Discours*, t. VI : *Seconde action contre Verrès*, livre V : *Les supplices*, texte établi par H. Bornecque, traduit par G. Rabaud. 1929, xv & 2 × 99 pages.

La série des *Verrines*, inaugurée par le regretté H. de la Ville de Mirmont, avait déjà été continuée pour le *De Signis* par M. Bornecque pour le texte et par M. Rabaud pour la traduction ; c'est à eux aussi que nous devons ce *De Suppliciis*. Le type adopté est exactement le même que pour le volume précédent : courte notice historique et surtout analytique, brève indication des manuscrits utilisés, apparat critique limité, complet seulement pour les manuscrits pris pour base, texte fondé essentiellement sur celui de la dernière édition de M. A. Klotz. Il faut noter que les italiques dans le texte signalent, contrairement aux *Règles pour éditions critiques* formulées par L. Havet, non pas les passages rétablis par conjecture, mais ceux pour lesquels est adoptée une leçon autre que celle des manuscrits pris pour base. M. Bornecque signale dans l'apparat, « à titre de contrôle », dit-il, les clausules qu'il n'ose plus appeler incorrectes, mais seulement inusitées ; il lui arrive d'en tirer parti pour l'établissement du texte (ainsi 15, 39 ; 61, 158), mais à titre tout à fait exceptionnel. Les infractions à l'usage étant nombreuses (j'en trouve souvent deux par page, par exemple p. 17, 61, etc.), il eût peut-être été bon que M. Bornecque, spécialiste de la question, nous indique dans les cas les plus intéressants les raisons qui justifient l'exception, par exemple 44, 116 par deux fois l'emploi d'un nom grec (Timarchides) à la place finale ou pénultième, ailleurs la brièveté d'un membre, etc.

La traduction de M. Rabaud présente des lapsus (c'en est un, je pense, qui rend incompréhensible la phrase initiale du chapitre p. 97) ; des inconséquences (p. 77, la traduction ne paraît pas répondre au texte entre crochets) ; des expressions douteuses (p. 44, « il ne pouvait guère, le mari étant à Syracuse, *en* garder la femme avec lui »), et, je crois bien, des inexactitudes (p. 85, je ne traduirais pas *cruciatum* par la mise en croix, car Gavius ne doit même pas prévoir qu'on puisse songer à ce supplice ; p. 95, la pensée ne se comprend guère si l'on ne traduit *maximis laboribus* par « au prix des plus grandes épreuves ») ; enfin, M. Rabaud paraît se réclamer de ce principe de traduction qui consiste à calquer l'ordre des mots français sur l'ordre des mots latins ; c'est au prix d'inversions, de contorsions et de mises en relief qui, à mon avis, faussent le sens (cf. p. 84 la phrase : « Aussi est-ce devant le magistrat de Messine... et ce même jour c'est à Messine que... »), ou de constructions étrangement forcées (p. 76 : « Révoltant, je le vois, paraît à vous tous, juges, ce procédé ») !

— *Ovide. Héroïdes*, texte établi par H. Bornecque et traduit par Marcel Prévost. Ibid., 1928, XXIII & 2 × 164 pages.

Ce texte pose plus de questions que même un éditeur diligent et avisé comme M. Bornecque n'en pouvait résoudre dans un volume de cette collection : répartition et datation des différentes pièces du recueil, attribution contestée de quelques-unes, divergences de forme, complexités de la tradition manuscrite... ; c'est à peine si dans son Introduction M. Bornecque trouve le loisir de présenter une hypothèse relative à la composition et à la publication du recueil (p. VIII), et quelques considérations sur l'histoire du genre empruntées pour la plupart à des ouvrages ou élémentaires ou vieillis (p. XI) : nous n'avons guère à retenir des opinions de Marmontel citées d'après l'auteur de la plus que séculaire *Encyclopédie poétique* ; il y aurait beaucoup à dire sur l'impression que donne Ovide à M. Plessis d'être « un esprit synthétique, doué de puissance et de vérité, capable d'embrasser un sujet et même de l'épuiser », ou à Merlet, le brave Merlet de notre enfance, de charmer son lecteur par une naïveté « involontaire » !

L'originalité de cette édition est de nous proposer une traduction due à un « outsider ». Que M. Marcel Prévost me pardonne, je ne mets aucune malice dans l'expression, et je suis même assez de son avis quand il nous dit dans son avant-propos : « Peut-être, lorsqu'il s'agit de traduire une œuvre imaginative, y est-on préparé, dans une certaine mesure, par un long entraînement à choisir, assembler et ordonner de son mieux les mots du vocabulaire français afin d'exprimer l'aspect des choses, les gestes des hommes et leurs passions ».

J'avoue avoir examiné avec curiosité, peut-être avec sévérité, cet essai d'un homme de lettres humaniste ; je reconnais n'y avoir rien trouvé de la désinvolture qu'on rencontre parfois hors des gens du métier ; M. Marcel Prévost a entrepris une tâche dont il sait et dont il définit la difficulté (cf. p. XXII), et bien des traductions Budé pourraient envier la rigueur de celle-ci. Là où le texte n'est pas rendu dans toute son intégrité, ce n'est pas, je pense, que le traducteur se soit relâché de ses scrupules, c'est peut-être plutôt qu'une nuance du latin aura échappé à son attention. Pour m'en tenir à la première pièce du recueil : au vers 75, *quae uestra libido est* n'est pas une exclamation, mais une proposition explicative du type *quae tua est comitas* = étant donnée votre obligeance ; au vers 87, dans *quos tulit alta Zacynthos*, il n'est pas exact de faire de *tulit* un synonyme de *attulit* ; au vers 93, je ne joindrais pas *turpiter absens* = ta coupable absence, mais *turpiter alis* = tu repais scandaleusement ; au vers 100, il n'y a aucune raison de traduire par un présent réel « pendant qu'il se prépare » le présent syntaxique *dum parat ;* au vers 112, aucune raison non plus de

rendre par un indicatif « qui devait s'instruire » un indicatif latin qui répond syntaxiquement à notre conditionnel : *erudiendus erat* = il aurait dû s'instruire ; dans le même vers, je n'aurais pas rendu par « la science paternelle » le *patrias artes*, qui doit faire penser au πολύμητις Ὀδυσσεύς d'Homère et au *uersutus* de Livius Andronicus ; enfin, vers 10, je m'étonne que le traducteur, si attentif aux nuances et au pittoresque, se contente de « la toile inachevée » pour le joli *pendula tela*.

A quoi tendent ces remarques, sinon à donner raison au traducteur, quand il fait observer lui-même que la meilleure traduction du latin au français reste une approximation (p. XXII)? Mais, quoi qu'on pense du détail et des imperfections inévitables, je voudrais rendre hommage ici surtout à la méthode affirmée dans l'avant-propos : « La présente traduction s'attache d'abord à être fidèle ; le texte latin est le fond solide, immuable ; dès qu'on s'en éloigne, on va dans l'arbitraire... Surtout est détestable la « traduction-commentaire », qui veut être plus explicite que le texte. Le traducteur est à couvert s'il peut dire : « J'ai mis le lec- « teur français en face du texte français dans l'état où se trouvait le lec- « teur latin en face du texte latin » (p. XXII). Voilà, sous la plume d'un amateur (encore une fois sans ironie), des principes qu'on voudrait bien voir appliquer par les spécialistes !

Collection de la Fundació Bernat Metge. Barcelone.

Il faut signaler dans cette collection, sœur de la nôtre, l'effort accompli par M. Salvador Galmès, qui, en deux années, a mis sur pied les deux importants volumes qui contiennent les traités d'agriculture de Caton et de Varron :

— *M. Porci Cató, D'agricola*, text rev. i trad. de Salvador Galmès, 1927, XXVI & 2 × 86 pages.

— *M. T. Varró, Del camp*, text i trad. de Salvador Galmès, 1928, XVI & 142 pages.

L'Introduction de ce second volume se borne à rappeler ce qu'on sait d'essentiel sur l'œuvre de Varron ; pour l'histoire du texte et des éditions, l'auteur renvoie à l'Introduction de son Caton. L'apport scientifique de ces deux éditions ne saurait être considérable, puisque l'auteur se borne à résumer les résultats acquis par les travaux de Keil et Gœtz, en se référant avec prédilection aux leçons du Marcianus.

Pour l'interprétation du texte, l'un et l'autre auteur posent tant de questions : historiques, littéraires, pour Caton question des arrangements, des additions, des résumés..., qu'on ne pouvait demander à l'auteur d'une édition « de lecture » d'aborder ces tâches.

Comme il arrive dans ces éditions, la partie importante est la traduction ; l'intérêt en échappe malheureusement au lecteur français, mais il

est curieux de voir, si peu qu'on lise le catalan, avec quelle aisance cette langue malléable, et tellement plus latine que le français, s'adapte à tous les textes, aux plus rigidement techniques comme aux plus littéraires et aux plus poétiques.

— *L. A. Sèneca, Lletres a Lucili*, text revisat i traducció del Dr. C. Cardó. 2 vol., 1928 & 1929, xv & 2 × 126, 114 pages.

Cette nouvelle édition des Lettres est sans prétentions, et l'auteur, en ajoutant un volume à une collection déjà riche, n'a pas voulu faire œuvre personnelle ; seulement il a eu la chance d'abord de pouvoir utiliser la dernière édition de O. Hense, et surtout d'être le premier à profiter de l'édition Beltrami, qu'il prend en effet pour base. Il accepte non seulement certaines leçons empruntées à Q, mais aussi des corrections de M. Beltrami, par exemple le *nescio* que je signalais tout à l'heure. Quant aux divergences par rapport à l'édition italienne, qui sont énumérées en tête de chaque volume, il ne faudrait pas croire qu'elles représentent des innovations du nouvel éditeur ; elles sont en général des reprises de leçons ou de conjectures antérieures.

L'introduction est brève et ne contient que le strict minimum de ce qui est nécessaire pour comprendre les Lettres ; or, on sait tout ce qu'il reste à faire pour éclairer cette correspondance ; il y a là une belle tâche à accomplir pour celui qui aura le périlleux honneur de se charger des Lettres dans l'édition Budé.

J. Marouzeau.

Classiques latins. Paris, Hachette.

— *César, Guerre des Gaules*, texte latin publié par L. A. Constans, 1929, xlvi + 494 pages.

Ce petit volume marque un tournant dans l'histoire des éditions scolaires : il a une saveur moderne dont les éléments sont aisés à déterminer. On est tout d'abord frappé de sa relative brièveté, inspirée sans doute par une légitime compassion à l'égard des familles auxquelles le renouvellement de la bibliothèque des écoliers pèse lourd au début de chaque année scolaire. Cette brièveté a été obtenue par l'emploi de nouveaux signes typographiques et une habile répartition de la matière entre les notes et le lexique. Le lexique renferme des articles sur les personnages, les peuples et les usages romains, aisés dès l'abord à distinguer les uns des autres grâce à la différence des caractères employés. Un simple astérisque y renvoie et les notes au bas des pages sont allégées d'autant. Pas de résumé grammatical : M. Constans s'en remet au professeur et à la consultation des grammaires, attitude tout à fait légitime quand il s'agit d'une langue aussi correcte que celle de César. Peut-être la même abstention aurait-elle pu être observée vis-à-vis des figures de

rhétorique. Les deux pages qui en donnent une vue superficielle auraient été facilement remplacées par les explications fournies en classe. En revanche, dans la préface et au cours des notes, l'histoire est au premier plan et occupe la place qui lui revient de droit dans un texte tirant d'elle son intérêt principal. Ce ne sont vraisemblablement pas les élèves de quatrième et de troisième qui apprécieront l'information très neuve de ce commentaire ; mais les professeurs liront avec plaisir l'étude consacrée au talent d'écrivain de César, aux problèmes qu'il pose à la critique, à ses choix de puriste parmi les éléments du vocabulaire, etc., et cette aimable édition leur sera comme une invitation à consulter les études spéciales que M. Constans a consacrées çà et là (*Revue des Études anciennes*, *Revue de philologie*, *Revue des Études latines*) à la critique du texte de César.

A. Guillemin.

Bibliotheca scriptorum romanorum Teubneriana.

— *M. Tulli Ciceronis scripta quae manserunt omnia.* Fasc. 14 : *Oratio de imperio Cn. Pompei*, rec. P. Reis, 1927, 34 pages, 1 Mk. — Fasc. 17 : *Orationes in L. Catilinam quattuor*, ed. P. Reis, 1927, 68 pages, 1,80 Mk. — Fasc. 39 : *De republica librorum sex quae manserunt*, iterum rec. K. Ziegler, 1929, XXXV & 147 pages, 3 Mk. — Fasc. 48 : *De officiis*, rec. C. Atzert ; *De uirtutibus*, rec. O. Plasberg, 1923, XXXIV & 186 pages, 4 Mk.

Sans attendre que le Cicéron soit au complet et que l'édition se présente en volumes, la maison Teubner nous envoie les derniers fascicules parus, qui, cela va de soi, ne suivent pas nécessairement l'ordre des numéros, d'autant plus que les rééditions, comme celles de K. Ziegler, déterminent des chevauchements. Quand tous les fascicules auront paru, on verra les œuvres se grouper sous le nom des divers spécialistes, les Discours sous celui de F. Schœll, A. Klotz, puis P. Reis, les ouvrages philosophiques et politiques sous ceux de O. Plasberg, K. Ziegler, etc.

Il n'y a guère à dire aujourd'hui des deux menus fascicules de M. P. Reis, dont l'examen pourra venir à propos de l'ensemble des Discours ; ils sont présentés sans préface, avec tout juste un tableau des sigles nécessaires à l'interprétation de l'apparat, et quelques testimonia antiques relatifs au texte ; édition austère, d'aspect impersonnel, pierre apportée modestement par un bon ouvrier au monument collectif.

Les deux autres volumes se présentent sous un aspect plus individuel et chacun d'eux est traité comme se suffisant à lui-même.

Le *De republica* de M. K. Ziegler est une réédition ; l'édition originale avait paru en 1915, achevée dans la hâte d'une permission militaire ; elle avait été suivie d'une édition Paravia de C. Pascal (1916), qui ne faisait guère que suivre le texte de Müller, puis d'une édition scolaire de

U. Pedroli (1922), qui n'apportait rien de nouveau, et enfin d'une édition de C. W. Keyes dans la Loeb Classical Library, qui n'a guère d'intérêt que par sa traduction anglaise. Après quinze années écoulées, M. Ziegler a pu reprendre une révision de son propre texte, qu'il a remanié en une cinquantaine de passages. Ces remaniements ne consistent du reste parfois qu'en des mentions de conjectures indésirables ajoutées à l'apparat critique ; les modifications réellement apportées au texte n'emportent pas toujours la conviction, ainsi quand l'auteur s'autorise, p. 68, 15, du déchiffrement d'une correction interlinéaire pour préférer la « lectio facilior » *perpolito*...

Ce n'est pas non plus dans le *Somnium Scipionis* qu'on relèvera beaucoup d'améliorations, d'autant plus que l'auteur, après douze années, n'a pas trouvé le moyen de se procurer l'édition C. Pascal, dont il est réduit à énumérer brièvement les conjectures dans sa préface (p. XXXII) ; il s'excuse lui-même sur son manque de loisirs et sur les nécessités de la collection du caractère provisoire de son édition ; nous n'avons pas encore là de quoi répondre au désir maintes fois formulé, en dernier lieu par M. Boas, d'une étude vraiment scientifique de ce texte important.

Il faut dire que la préface de M. Ziegler contient une bonne étude du palimpseste du Vatican, non pas, il est vrai, d'après le manuscrit lui-même, que le P. Ehrle gardait jalousement, mais d'après la reproduction phototypique, qui maintenant peut tenir lieu de l'original ; M. Ziegler a même eu le mérite d'une petite découverte, car personne ne semble s'être aperçu avant lui que le manuscrit, indépendamment des corrections, est de deux mains différentes, ce qui peut avoir quelques répercussions, sinon sur l'établissement du texte, du moins sur l'interprétation de l'orthographe.

Le *De officiis* de M. Atzert a lui aussi souffert des circonstances. L'auteur avait commencé son travail avant 1914 ; il n'a pu le reprendre, après les misères de la guerre, qu'en s'arrachant péniblement, dit-il lui même, aux obligations nouvelles imposées par les difficultés de la paix. Il nous donne donc son œuvre telle quelle, non sans scrupules.

Ce n'est pas qu'il ait épargné sa peine. Il avait dès 1913 étudié tous les manuscrits britanniques — pas moins de cinquante ! — du reste pour n'en rien tirer ; les manuscrits de Paris, dont il ne retient que deux ; un Bruxellois, qu'il rejette ; un Viennois, dont il garde peu de chose ; un Romain, qu'il a fait photographier. Enfin il a eu la bonne fortune de pouvoir profiter des collations et notes accumulées par E. Popp, qui travaille sur le *De officiis* depuis plus de quarante ans. C'est à l'aide des matériaux de ce précieux collaborateur que M. Atzert a pu reprendre d'une façon très approfondie l'étude des nombreux manuscrits de ce texte.

L'établissement du texte du *De officiis* est très malaisé pour toutes sortes de raisons, qui tiennent surtout d'une part à la complexité inex-

tricable de la tradition manuscrite, d'autre part à la nature du texte lui-même, qui donne l'impression de n'avoir pas été revu et mis au point par Cicéron.

Pour ce qui est de la première difficulté, M. Atzert nous aurait rendu service s'il avait illustré par un tableau, même approximatif, les rapports qu'il établit entre les manuscrits ; quelle belle occasion, s'il eût pu connaître la méthode de dom Quentin (l'édition est datée de 1923), d'en tenter l'application !

Pour la seconde difficulté, M. Atzert est obligé de prendre parti en ce qui concerne les nombreuses interpolations, lacunes, interversions que les éditeurs successifs ont supposées dans le texte de Cicéron. Le remède n'est peut-être pas aussi facile qu'il lui semble (p. XVI) quand il se refuse à croire aux interpolations, même de date récente, alors qu'il laisse sans explication les interversions. Écrire un mot hors de sa place n'est pas pour un copiste une faute plus aisée qu'introduire un mot nouveau ; c'est une faute souvent plus inexplicable, ou qui, du moins, comporte une explication seconde. La démonstration que présente page XVII M. Atzert vaut pour les exemples sur lesquels elle se fonde, mais j'en trouve le principe assez souvent controuvé en parcourant l'apparat critique.

On trouvera dans la préface de M. Atzert une bibliographie (réduite malheureusement à des noms et titres sommaires, et par là difficile à utiliser, une liste de passages parallèles (d'Ovide, Sénèque...), et à l'index un utile conspectus des « res memorabiles et uerba memorabilia ».

Corpus scriptorum latinorum Paravianum. Torino, Paravia.

Voici quelques-uns des plus récents volumes édités dans cette intéressante collection, qui est continuée, depuis la mort du regretté C. Pascal, sous la direction de M. A. Castiglioni :

— N° 38 : *Caesaris Augusti imperatoris Operum fragmenta*, ed. H. MALCOVATI, 2e éd., 1928, LXII & 172 pages, 22 lires.

Parallèlement à ce volume a paru une édition minor, qui ne comprend qu'un choix de fragments, sans notes et sans introduction.

L'édition principale est le type même de ce qu'on peut attendre et de ce qu'on devrait exiger dans le cadre d'une collection.

L'œuvre fragmentaire d'Auguste était demeurée dispersée jusqu'à ces dernières années, la tentative de Weichert, interrompue par sa mort, n'ayant pas été reprise. L'auteur du présent volume avait dès 1921 publié une petite édition, aussi complète que possible, des fragments connus. Or, il s'est trouvé que dans la décade qui vient de s'écouler l'œuvre d'Auguste s'est successivement enrichie à la suite d'heureuses trouvailles : 1° de l'inscription de Cyrène ; 2° des premiers fragments de la

grande inscription d'Antioche de Pisidie ; 3° des fragments mis au jour par de nouvelles fouilles d'Antioche. Tout ce nouveau matériel, publié et étudié çà et là par R. Paribeni, W. M. Ramsay, D. M. Robinson, A. von Premerstein, etc., a trouvé place, avec de nombreux testimonia, dans la présente édition, qui se trouve ainsi renouveler complètement la première.

De la seule réunion de ces multiples fragments se dégage avec netteté la figure originale de l'empereur, qui prend ainsi place dans la littérature latine, avec ses goûts, ses attaches, ses théories littéraires et grammaticales, ses essais et ses prétentions, avec un caractère littéraire bien défini que l'auteur s'attache à dégager dans son Introduction.

Les textes sont accompagnés de leur référence d'origine, et un appendice critique de quarante pages renferme les principaux renseignements qui peuvent servir à l'histoire et à l'interprétation des fragments. Des explications grammaticales sont englobées dans l'Introduction, qui auraient pu avec avantage être réparties dans l'appendice critique.

— N° 50 : [*P. Vergili Maronis*] *Culex et Ciris*, iter. curis rec. G. Curcio, 1928, XIII & 44 pages, 5,50 lires.

Cette édition est l'œuvre d'un homme qui s'est spécialisé dans l'étude des poèmes pseudo-virgiliens. M. Curcio avait déjà édité en 1908 l'*Appendix Vergiliana*, moins le *Culex*. Avant et depuis, il a recollationné personnellement les manuscrits les plus intéressants et étudié en particulier le *Vaticanus* 2759, dont on lui doit même la découverte.

Le texte est accompagné d'un apparat critique suffisant, enrichi pour la *Ciris* d'une dizaine de conjectures de l'auteur et pour les deux poèmes des conjectures les plus notables proposées ces derniers temps ; mais je ne trouve pas trace de divers essais de correction publiés par K. Mras, A. Klotz, etc. pour le *Culex*, ni d'indications bibliographiques sur les travaux récents. La question de l'authenticité n'est pas posée. Édition commode, de maniement agréable, mais qui ne prétend pas être une nouvelle mise au point.

— N° 51 : *P. Ouidi Nasonis Fastorum libri* VI, rec. C. Landi, 1928, XLIII & 234 pages, 22 lires.

E. Norden avait signalé depuis longtemps (*Einleit. in die Altertumswiss.*, I, p. 568) le manque d'une édition critique des *Fastes* ; il vient d'être répondu à son appel de tous les côtés à la fois : depuis moins de dix ans nous aurons vu paraître les éditions de C. Bailey dans la collection d'Oxford, R. Ehwald et Fr. Levy chez Teubner, R. Cornali chez Loescher à Turin et enfin la présente édition dans la série Paravia.

M. C. Landi ne traite pas dans son ensemble la question des *Fastes*, laissant ce soin à M. I. Mancini, qui doit publier dans la même collection

une édition des *Fastes prenestins* de Verrius Flaccus et un recueil des fragments de fastes subsistants, mais il joint à sa préface une bibliographie détaillée de plus de six pages qui permettra à chacun d'aborder pour son compte l'étude des différentes parties du texte.

C'est à l'établissement du texte que M. C. Landi a surtout donné ses soins, d'abord en utilisant largement le travail de R. Ehwald et Fr. Levy, puis en profitant des études récentes de A. Castiglioni sur la tradition ovidienne. Mais il a revu lui-même une bonne partie des manuscrits, particulièrement l'Ambrosianus E 74 et le Laur. Ashburnhamiensis 76, qui lui ont paru dignes d'être distingués de la tourbe anonyme des ς, le Parisinus 7886, pour lequel il corrige et complète certains renseignements de Fr. Levy, les Laur. 36, 24 et Ashburn. 76, qui donnent pour V, 107, la leçon très vraisemblable *uoce suarum* (pour *sororum*), le même Ashburn. et le Neap. Farnes. qui à IV, 440 permettent de restituer l'intéressant *roien* ou *rhoean* (pour *rorem*), enfin plus de quarante manuscrits recentiores d'une douzaine de bibliothèques italiennes.

Au point de vue de la critique générale, l'examen de ces nombreux manuscrits conduit l'auteur à une conclusion qu'il est bon de mettre en valeur, parce qu'elle est dans le sens des observations que j'ai signalées plus haut à propos de Sénèque : « In opere tam peruulgato ac pertractato codices bifariam distribuere, ut alios integros alios interpolatos appellemus, a ueritate abhorrere uidimus ; neque per se stant uetustiores, per se recentiores ; ut difficillimum sit atque impeditissimum stemma codicum describere » (p. XXII) ; et M. Landi rappelle fort à propos (*Ibid.*, note 1) l'observation de U. von Wilamowitz-Moellendorff, que les leçons offertes par les manuscrits représentent souvent un apport si hétérogène qu'il faut traiter le texte constitué par elles comme quelque chose de comparable au matériel de l'apparat critique de nos éditions.

J'aurai tout dit de la méthode critique de l'auteur si je signale qu'il fait preuve d'une prudente réserve en ce qui concerne les conjectures proposées avant lui, surtout quand elles consistent en hypothèses d'omissions et d'additions, comme celles où s'est complu la téméraire sagacité de R. Merkel, en un temps où on se préoccupait inconsidérément de normaliser les textes.

J. MAROUZEAU.

Biblioteca scolastica di scrittori latini e greci. Torino, Paravia.

— *Tito Livio, Ab urbe condita liber XXVII*, con introduzione e commento di E. CESAREO, 1929, VIII + 262 pages.

Un éditeur ne peut faire œuvre qui vaille sans être en sympathie avec son auteur et, quoi qu'en ait dit Plutarque — maint ouvrage de critique en est la preuve — rien n'amoindrit et n'égare la clairvoyance autant que l'hostilité, surtout dans le domaine littéraire. M. E. Cesareo ne peut

donc qu'être loué de l'admiration vouée par lui à Tite-Live et que révèle sa préface, consacrée à la biographie et à la critique littéraire de l'écrivain. Ce sentiment ne l'empêche pas cependant de reconnaître certaines faiblesses de son auteur à la lumière des historiens modernes, Mommsen, De Sanctis, etc..., par lesquels il a eu la très heureuse inspiration de contrôler sans cesse son texte. La destination du livre, écrit principalement pour les classes et le grand public, explique sans doute que l'éditeur s'en soit tenu à des idées générales d'aspect un peu flou et portant trop nettement une date déjà ancienne. Un défaut analogue s'aperçoit dans l'annotation : on regrette que les considérations inspirées par la rhétorique, les explications concernant les intentions, finesses et subtilités de l'écrivain, lorsqu'elles n'exigeaient, pour être perçues, que la clairvoyance banale d'un lettré, n'aient pas été abandonnées à la découverte du professeur ou du lecteur. Le commentaire, libéré de cette surcharge, eût pu être poussé plus loin dans le sens de l'étude de la langue et des caractéristiques spécifiques du genre historique. Sur le premier de ces points, l'intérêt de certaines remarques en fait regretter la rareté : p. 116, le sens de poursuite hostile, donné à *prosequerentur*, se rencontrerait plusieurs fois chez Tite-Live ; p. 139, *consequi* a une valeur rare qu'il serait intéressant de voir confirmer par d'autres citations ; p. 207, une construction de participe d'allure entièrement virgilienne ne serait pas unique dans les Histoires ; en plusieurs autres endroits (p. 71, etc...) sont signalées d'autres coïncidences curieuses entre Virgile et Tite-Live. Le latiniste a plaisir à glaner dans ces pages un peu touffues ; il regrette seulement que son travail soit ralenti par la longueur de l'espace à parcourir. La promenade, il est vrai, n'est pas dénuée d'agrément à travers ce commentaire appuyé sur tant de travaux récents des critiques et des historiens.

A. GUILLEMIN.

Scrittori latini tradotti. Torino, Paravia.

— *P. Terenzio Afro. I due fratelli (Adelphoe)*, traduction de L. ARATA, 1929, VIII + 115 pages.

Les Adelphes de M. Arata forment un volume d'aspect agréable et qui serait d'une lecture aisée, si le défaut de justification des pages ne faisait chevaucher trop souvent le texte et la traduction, de quoi témoignent malencontreusement les espaces blancs qui terminent les scènes. Le texte est celui de R. Kauer et W. M. Lindsay. La traduction est avenante, pleine de vie, et s'efforce de donner l'impression de la langue familière, intention secondée par l'indication des jeux de scène. L'interprétation donnée par l'auteur de l'étrange finale qui, à tout prendre, dépare cette jolie pièce, se soutient : M. Arata croit que Térence a voulu signifier à Micion et plus encore au public qu'une éduca-

tion, pour être complète, doit allier en un heureux mélange la sévérité et la douceur, réunir ce que Tacite se félicitait d'avoir rencontré en Agricola : une complaisance ne nuisant pas à l'autorité et une austérité n'enlevant rien à l'amour. C'est sur la citation de ce passage que se termine l'introduction : aucune épigraphe ne convenait mieux à ces vers charmants auxquels Fénelon, un connaisseur, avait voué ses préférences littéraires.

A. GUILLEMIN.

J. D. CRAIG, *Ancient editions of Terence.* Oxford University Press, 1929, 1 vol. in-8°, 135 pages.

Ce mémoire apporte une utile contribution à l'étude de la tradition manuscrite de Térence qui, malgré de nombreux travaux, et principalement ceux de Dziatzko, d'Umpfenbach et de Jachmann, recèle encore bien des obscurités. On sait que les manuscrits de Térence se divisent en deux classes : l'une, représentée par le seul *Codex Bembinus* (A), manuscrit du v^e^ siècle, l'autre par deux familles de manuscrits plus récents (Δ et Γ), qui portent la *subscriptio* CALLIOPIVS RECENSVI ou FELICITER CALLIOPIO BONO SCHOLASTICO. M. Craig, limitant son sujet, entreprend de répondre à la question suivante : quelle était l'édition ancienne qu'ont utilisée les grammairiens du IV^e^-V^e^ siècle? à laquelle des deux classes appartenait-elle?

Après un premier chapitre d'introduction et un court chapitre sur les citations de Térence chez Cicéron et Varron, l'auteur consacre les chapitres III, IV et V à examiner successivement les citations de Térence chez trois grammairiens de la fin du IV^e^ siècle et du V^e^ siècle, Arusianus Messius, Nonius Marcellus, Eugraphius. Il résulte de son étude qu'Arusianus et Nonius ont cité Térence d'après une édition dont A est le représentant. Pour Eugraphius, les choses sont moins claires, et M. Craig admet que le texte utilisé par Eugraphius comportait çà et là des variantes qu'on retrouve dans la recension de Calliopius : mais ce ne sont, pense-t-il, que des rencontres.

Les conclusions de M. Craig sont reprises et développées dans un sixième et dernier chapitre. Elles sont, en bref, les suivantes :

1° Il a existé au IV^e^ siècle une édition classique de Térence, un *standard text*, que représente aujourd'hui, et que représente seul, le *codex Bembinus*.

2° La recension de Calliopius, d'où procèdent Γ et Δ, est postérieure aux grammairiens du V^e^ siècle. Elle a vu le jour vers la fin du V^e^ siècle ; la division entre Γ et Δ est du VI^e^ siècle ou guère plus.

3° Donat, qui a écrit au IV^e^ siècle, n'a pu utiliser que le *standard text* de son temps (texte de A). Si l'on trouve, indubitablement, dans le commentaire de Donat tel qu'il nous est parvenu, des traces de la tradi-

tion Δ, cela tient à ce que le dit commentaire ne nous est pas parvenu, comme on sait, sous sa forme primitive.

4° L'autorité de A est supérieure à celle des *codices Calliopiani* : ceux-ci nous offrent un Térence modernisé, affadi, un « Térence sans larmes ».

Le travail de M. Craig mérite de retenir l'attention des philologues : il aborde les problèmes que pose l'histoire du texte de Térence par un biais nouveau et ingénieux. Mais il ne met pas un point final aux discussions. Tout d'abord, si M. Craig a bien démontré que les grammairiens du v^e^ siècle ont connu un manuscrit ancêtre du *Bembinus*, il ne semble pas définitivement exclu qu'ils n'en aient pas connu aussi un autre, ancêtre de Δ. D'autre part, l'étude des sources d'Arusianus, de Nonius et d'Eugraphius, si elle peut contribuer utilement à résoudre le problème de la tradition de Térence, ne saurait cependant fournir à elle seule la solution recherchée. Il importe au même degré d'éclaircir la question de l'authenticité du commentaire de Donat dans sa forme actuelle ; il importerait davantage encore d'arriver à définir, par une étude critique du texte, les rapports de Δ et de Γ.

L.-A. CONSTANS.

N. VIANELLO, *La tradizione manoscritta di Giovenale.* Gênes, typygraphie D. Bosco, 1927, 38 pages.

Ces trente-huit pages sont un mémento commode pour l'état actuel de la question « Juvénal » et ne semblent pas avoir d'autre prétention. Dans la biographie, l'auteur conserve, par acquis de conscience, semble-t-il, la tradition de l'exil. Il s'en tient aux dates généralement admises, 98 à 128, pour la composition des satires. Il consacre un court paragraphe à la faveur dont Juvénal a joui au moyen âge et qui a multiplié les manuscrits. Sur les rapports du Montepessulanus et de la classe ω, dont il signale après M. Knoche la composition hétérogène, il admet une opinion éclectique et voudrait qu'on s'en tînt moins exclusivement au premier. Cinq grandes pages sont consacrées à l'inventaire des manuscrits. Elles sont suivies de la présentation d'un manuscrit nouveau, venu à la connaissance de l'auteur grâce à la complaisance de la famille génoise Serra, qui l'a en sa possession. Sur le fragment de Winstedt, M. Vianello porte un jugement nettement défavorable : c'est un passage mis de côté par Juvénal lors de son édition définitive, remplacé par les vers VI, 346-348, qui le résument brièvement, et que le zèle d'un copiste a malencontreusement conservé. L'étude se termine par le souhait qu'un éditeur à venir revise la tradition manuscrite, se départe d'une injuste défiance à l'égard de la classe ω et s'inspire pour la correction du texte d'une connaissance plus approfondie de l'art de Juvénal.

A. GUILLEMIN.

R. Sobel, *Studia Columelliana palaeographica et critica.* Göteborg, Elander, 1928, VIII + 37 pages.

Le texte de Columelle pose à la critique des problèmes compliqués, non seulement par les deux traditions d'âge si différent sur lesquelles il repose, mais encore par la difficulté d'expliquer la numérotation et les relations du traité *De arboribus* avec le reste de l'ouvrage. M. Sobel établit avec le plus grand soin la filiation de chaque groupe de manuscrits, et rattache par une série d'archétypes perdus le Sangermanensis du IX^e^ siècle et l'Ambrosianus du IX^e^-X^e^ au groupe des manuscrits du XV^e^. L'établissement de l'arbre généalogique lui permet enfin de reconnaître comme premier ancêtre du groupe que nous possédons un archétype du V^e^ siècle. Essayant de pousser plus loin sa reconnaissance, il cherche à découvrir, à l'aide des confusions de lettres dont témoignent les erreurs de chaque groupe, le genre d'écriture employé dans l'ancêtre responsable, et par conséquent la date de sa confection. Au sujet de l'embarras de numérotation créé par le *De arboribus*, il s'écarte de l'opinion de Trotzky. Poggio raconte comment il a rapporté de l'étranger dans sa patrie, où seuls étaient connus les livres I-XII de Columelle, un manuscrit en contenant treize, c'est-à-dire ajoutant aux précédents le traité *De arboribus*. L'examen du texte de ce dernier traité montre qu'il a échappé complètement à l'influence d'une partie de la tradition manuscrite, groupée sous le sigle β par M. Sobel. Il se serait donc détaché de l'ensemble avant la date qu'on peut assigner à l'origine de cette tradition. C'est au sujet de cette date que se produit l'écart des opinions, Trotzky plaçant le début de l'autonomie du *De arboribus* dans l'antiquité et M. Sobel le datant de la fin du V^e^ siècle. A la suite de cette étude de la tradition, l'auteur examine quelques passages dont le texte offre des difficultés d'ordre critique. L'intérêt de ces discussions procède en grande partie de ce qu'il y fait entrer en ligne des considérations de grammaire et de stylistique, s'appuyant sur les éditeurs antérieurs, Schneider, Lundström, etc..., et plus encore sur des ouvrages de linguistique, soit généraux, comme ceux de Lindsay, Löfstedt, soit spéciaux, comme le travail de Kottmann sur la langue de Columelle.

A. Guillemin.

F. Lot, *La fin du monde antique et le début du moyen âge.* Bibliothèque de synthèse historique, n° 31. Paris, la Renaissance du livre, 1927.

Historien du moyen âge, M. F. Lot est condamné à remonter sans cesse aux données antiques des problèmes dont il a fait son étude principale ; c'est ce qui nous vaut aujourd'hui d'être guidés par lui sur un des domaines les plus attirants et les plus décevants à la fois qui puissent

s'offrir à l'historien, la période de transition entre les deux âges du monde occidental.

La première partie de son livre a trait à cette « fin du monde antique » dont l'interprétation et la dénomination même ont fait l'objet dans ces dernières années de si vives controverses : période d'aboutissement ou de formation? décadence, ruine, « Untergang », ou métamorphose et évolution? La querelle est surtout de mots ; qui voudra savoir comment elle divise les historiens pourra se reporter à la conférence de M. M. Gelzer publiée dans la *Historische Zeitschrift* en 1927, p. 173 et suiv., sur les tâches de l'historien du pré-moyen âge. M. F. Lot aborde le problème avec les préoccupations d'un historien réaliste, soucieux d'éviter les querelles de mots et de principes ; l'explication des causes et des conséquences résulte ici de l'énumération et de la confrontation des faits, volontairement dépouillée de formules généralisatrices ; même les chapitres de conclusion, par exemple p. 211 et suiv., 257 et suiv., se réduisent presque à une nomenclature raisonnée.

M. Lot se défend heureusement d'être l'historien philosophe qui ordonne harmonieusement les faits suivant une idée préconçue : il est le savant qui observe et s'interroge sans cesse, en même temps que le critique qui révise les procès. Ainsi dans les pages relatives à l'entrée des Barbares dans le monde romain : « La régénération par les Barbares est une thèse séduisante à priori ; mais, quand on a entrevu dans les textes la corruption effroyable de ces temps, il est impossible d'y voir autre chose qu'un thème à déclamation. Les monarchies franque, wisigothique, ostrogothique, lombarde, sont autant de Byzances germaniques, alliance de la décrépitude et de la barbarie. De semblables États n'étaient pas viables et ne pouvaient que traîner une existence misérable. Aucune force vitale ne les anima, passé la période guerrière de leur constitution. Quant à l'Église catholique, elle se montra impuissante à améliorer, si peu que ce fût, les nouvelles sociétés. Ici encore c'est la banqueroute » (p. 469).

Autre thèse à réviser : celle de l'incapacité des empereurs romains : « Si jamais il y a eu des surhommes, c'est bien chez les empereurs du IIe au IVe siècle qu'il faut les chercher », et M. Lot met très heureusement en parallèle la décadence que ne peuvent empêcher les grands hommes de la Rome impériale avec la prospérité que réaliseront presque sans effort les médiocres souverains de la France capétienne (p. 199).

Guidé par sa conception critique et réaliste de l'histoire, l'auteur se méfie des explications qui n'ont pour mérite que de satisfaire l'esprit ; il n'est pas de ceux qui invoquent à tout propos la logique des événements ; il excelle à ramener à leur rôle d'instruments les grands personnages dont on dit trop aisément qu'ils ont « fait l'histoire ». Qu'on lise aux pages 31 et suivantes son explication de la politique de Constantin, avec

la critique des interprétations qui en ont été proposées : « Ces interprétations, ingénieuses, vraisemblables, peuvent aussi constituer une erreur totale. Nous avons la manie de prêter aux grands personnages du passé de profondes combinaisons politiques dont ils ne se sont peut-être jamais avisés (p. 33)... Tout ce que les modernes racontent sur la vitalité de l'Orient supérieure à celle de l'Occident est à cette date inventé pour les besoins de la cause... Constantinople est née du caprice d'un despote en proie à une intense exaltation religieuse[1]. Et cependant peu d'actes politiques concertés ont eu des effets plus considérables et plus durables (p. 43)... En dépit des apparences, Constantin a échoué dans ses desseins. Mais les grands hommes font-ils exactement ce qu'ils veulent? Mieux vaut peut-être qu'ils soient impuissants à dominer les forces latentes qu'ils ont appelées à la vie et déchaînées sur le monde sans trop savoir pourquoi » (p. 44).

A l'indépendance d'esprit, l'auteur joint la vivacité du tempérament ; il réagit en présence des hommes et des choses, et traduit ses impressions sans ménagement : « Les écrivains de l'Histoire Auguste sont des types achevés de brutes littéraires » (p. 176) ; « Symmaque est un homme de bonne société, d'une nullité intellectuelle affligeante » (p. 177) ; l'empereur Hadrien, responsable de certain « académisme stérilisant », a encouragé « l'amateur féru d'archaïsme, qui est un des pires fléaux de l'art » (p. 169).

Les vues pénétrantes et fortes abondent surtout dans la seconde partie, où, comme il est naturel, l'auteur se sent plus à l'aise et plus « chez lui » ; mais à travers tout l'ouvrage on admirera comment il a su rester personnel et original dans cette construction monumentale qui n'est pas étayée sur moins de 750 numéros bibliographiques !

Je m'en voudrais, dans une œuvre de cette envergure, moi surtout qui ne suis pas historien, de chercher à surprendre des lacunes. Il y a pourtant un point sur lequel, dès la première lecture, j'ai interrogé le livre en regrettant de n'en pas tirer toute l'instruction que j'en attendais. C'est pour ce qui a trait, dans l'explication de la ruine du monde occidental, au rôle qu'a pu y jouer l'incapacité scientifique de l'antiquité. Non que l'auteur ne signale, et en termes excellents, le défaut d'esprit scientifique qui se fait sentir dès les origines de la science métaphysique des Grecs jusqu'aux développements extrêmes de l'aristotélisme (cf., en particulier, page 190 et suivantes l'explication des « erreurs de la pensée grecque », et la récapitulation de la page 263) ; mais il me semble que les effets de ce défaut fondamental pouvaient être suivis avec plus

1. Cf. cependant sur cette question de l'abandon de Rome par Constantin les observations de C. Pascal (*Rendiconti del Istituto Lombardo*, 1924, p. 713-724), qui présente l'abandon de Rome comme la suite d'un mouvement amorcé dès l'époque d'Auguste.

de rigueur et de développements ; l'incapacité où ont été les Romains eux-mêmes, race dite pratique, de concevoir et de poursuivre les applications pratiques de la science, de conjuguer la science et la vie, cette singulière infirmité qui les a fait rester au seuil même des grandes découvertes : l'imprimerie, le livre, l'attelage raisonné, la machine..., mérite d'être invoquée dans chaque ordre de faits pour expliquer la stagnation de l'économie publique, de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, l'atrophie de toutes les forces vives qui, mieux que l'appoint de peuples nouveaux, auraient été susceptibles d'assurer le progrès. D'autant plus que cette incapacité de réalisations scientifiques s'est trouvée conjuguée avec le tour d'esprit (signalé p. 262 en excellents termes) qui de bonne heure, emprisonnant l'art et la littérature, même chrétienne, dans les formes conventionnelles et traditionnelles, a conduit la pensée antique à un objectivisme stérilisant.

Enfin, il y a un autre ordre d'idées, proche de ceux-ci, et que M. Lot effleure à chaque instant, c'est le rôle qu'a pu jouer dans l'antiquité finissante ce qu'on appelle l'esprit public (cf., par exemple, p. 196 et suiv.), en particulier quelle a pu être à telle époque la partie de la population intéressée aux idées, à la culture, à la vie politique, dans quelle mesure cet esprit public a pu se constituer, se développer, s'atrophier, et quelle en a pu être l'action sur la marche de l'histoire. C'est dans ce sens aussi peut-être qu'on pourrait avoir l'ambition d'ajouter à l'œuvre de M. Lot, en profitant de ce qu'il a ouvert la voie et déblayé le terrain. Avis aux latinistes, que ce livre invite si heureusement à élargir leur champ de recherches.

J. MAROUZEAU.

La titulature impériale d'Hadrien, par Louis PERRET. Paris, E. de Boccard, 1929, 1 vol. in-8°, 104 pages.

L'étude de M. Louis Perret sur la *Titulature impériale d'Hadrien* n'est qu'une sorte de travail d'approche ou d'*excursus* préliminaire destiné à alléger d'un chapitre trop purement technique une grande monographie qu'il prépare sur l'empereur Hadrien. Tous les noms et titres que celui-ci a officiellement portés ou qui lui ont été parfois donnés avec ou même sans sa tolérance y sont successivement passés en revue : noms officiels ; *cognomina* honorifiques hérités de Trajan ou propres à Hadrien ; titres officiels exprimant un pouvoir politique déterminé, *tribunicia potestas* et *imperium proconsulare* ; titres religieux, *pontifex maximus* et *frater arvalis*, dont on ne voit d'ailleurs pas bien pourquoi l'auteur les a appelés l'un et l'autre honorifiques, le premier exprimant l'exercice d'une autorité effective des plus importantes ; titres « impériaux », *imperator*, *consul*, *pater patriae*, dont le groupement dans la même catégorie appelle une remarque analogue ; titres qualificatifs de *princeps* et de *dominus* ;

enfin divers autres titres purement honorifiques, grecs ou latins, et d'importance secondaire.

En étudiant avec une véritable minutie ces divers éléments, qui constituent la titulature d'Hadrien, M. Perret s'est donné une peine que n'avaient pas prise les derniers biographes antérieurs de ce prince et dont il mérite d'être loué. La partie la plus neuve de son travail est celle qui concerne le titre de *pater patriae*, les qualificatifs de *princeps* et de *dominus* et quelques autres qui ont été assez employés en ces pays helléniques auxquels Hadrien s'est si spécialement intéressé, tels que celui de κτίστης. M. Perret a bien montré en particulier la signification que revêt l'usage fréquent du titre de *dominus* donné à un prince dont le règne correspond à un pas en avant très marqué de l'idée et de la pratique monarchiques dans l'histoire du principat.

Signalons en passant, à ce propos, que M. Perret parle (p. 91) des *deux* prédécesseurs d'Hadrien qui se seraient fait appeler *dominus et deus noster*. Il n'y en a qu'un en réalité : Domitien. Les prétentions divines de Caligula relatées par Suétone (*Caligula*, 22), qui furent le fait d'un maniaque, sont dépourvues de portée politique.

Ceci n'est, avec la remarque antérieure sur le classement de quelques titres, qu'une légère critique. Dans toute son étude, l'auteur a donné les preuves d'une information très étendue et d'une saine méthode, qui permettent d'augurer très favorablement de l'ouvrage beaucoup plus considérable qu'il est en train de mener à bien[1].

Jacques ZEILLER.

Ostie (Collection des *Visites d'art. Memoranda*), par Jérôme CARCOPINO. Paris, H. Laurens, 1929, 1 vol. petit in-8°, 64 pages, 42 planches.

A qui l'éditeur des *Visites d'art* pouvait-il s'adresser mieux pour une *Ostie* qu'à M. Jérôme Carcopino? On sait que celui-ci, par un privilège déjà fort rare à cette époque et totalement aboli aujourd'hui, a pu, il y a vingt-cinq ans, quoique étranger au royaume d'Italie, pratiquer en personne des fouilles dans l'ancien port de Rome, en compagnie de M. Hébrard, architecte ; on connaît aussi les *Ostiensia*, où il a fait connaître, dans les *Mélanges de l'École française de Rome*, les plus intéressants résultats des nouvelles recherches exécutées aux bouches du Tibre ; on n'ignore pas enfin que sa magistrale thèse de doctorat, *Virgile et les origines d'Ostie*, est consacrée à la ville mystérieuse qui précéda Ostie à quelque distance de son emplacement et où Virgile a fait aborder le héros de l'*Énéide* sur le sol italien. Dans l'opuscule que vient d'éditer la maison Laurens, M. Carcopino, ayant dû renoncer à tout espoir de re-

1. Cet article était sous presse quand nous avons eu le regret d'apprendre la mort de M. Perret. Il est à espérer que son ouvrage, qui était presque achevé, pourra être publié prochainement.

prendre une exploration personnelle du sous-sol ostien, a voulu donner un très bref aperçu de nos connaissances actuelles sur la ville romaine d'Ostie et sur son histoire. A vrai dire, ce n'est que l'Ostie des Césars, la seule sur laquelle nous soyons suffisamment informés par l'investigation directe et par les textes, dont il a ici retracé l'image, après en avoir rappelé succinctement, mais en disant tout l'essentiel, la fondation progressive : la ville proprement dite et le port, les édifices et les *stationes* de la première, le trafic de batellerie qui partait du second et y aboutissait, sont décrits en quelques pages dont la concision ne fait jamais tort à la substance. Et cette partie, la partie capitale de l'étude, laisse le lecteur sur l'impression de la puissance et de la richesse de Rome, qui avait équipé, pour son service à peu près unique, cette ville maritime, qui eut dans sa conception et dans l'organisation de son activité quelque chose de singulièrement « moderne ». Activité étonnamment intense et fructueuse pendant un siècle et demi environ. Mais cette prospérité fut éphémère : dès la fin du IIIe siècle, l'Ostie impériale déclinait, et, dès l'époque des grandes invasions, elle n'était plus qu'une bourgade, qui serait retournée à l'obscurité si, comme le dit l'auteur, un grand souvenir ne lui avait survécu. Ce souvenir, c'est moins celui de la grandeur impériale que « celui de ses origines religieuses et de la poésie dont le génie de Virgile les a parées pour l'éternité » (p. 26). M. Carcopino a tenu, en effet, à rappeler en terminant qu'il s'était efforcé de démontrer, il y a dix ans, que Virgile avait bien placé à l'embouchure du Tibre le débarquement d'Énée au Latium. Or, à sa thèse, les dernières fouilles viennent d'apporter une confirmation indirecte, mais précieuse : elles ont permis de retrouver, au centre de l'Ostie des Césars, les substructions de l'ancienne colonie républicaine et d'établir que celle-ci n'est pas antérieure au milieu du IVe siècle. L'Ostie primitive, dont l'image légendaire flottait devant l'esprit de Virgile, ne peut donc être que la ville préostienne, dont le site, quoique tout voisin, était distinct, la mystérieuse Arula, auquel le souvenir d'Énée devait rester associé, non seulement jusqu'à la fin des temps romains, puisque, au Ve siècle de notre ère, le poète Rutilius Namatianus faisait encore gloire à Ostie d'avoir accueilli le divin Énée, mais jusqu'au milieu du moyen âge, où le roi Richard Cœur-de-Lion, se rendant par terre d'Ostie à Naples, traversait, au dire de son chroniqueur, le *nemus quod dicitur Selvedene*, c'est-à-dire la *selva d'Enea*, la forêt d'Énée.

Jacques ZEILLER.

L'IMPRIMEUR-GÉRANT : DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU

COLLÈGE DE FRANCE
Instituts d'Asie
Civilisation Indienne

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, PARIS (VI^e^)

LES CLASSIQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE AU MOYEN AGE

Publiés sous la direction de LOUIS HALPHEN

11^e^ volume

SUGER

VIE DE LOUIS VI LE GROS

Éditée et traduite par HENRI WAQUET
Archiviste du département du Finistère

In-8°, XXVIII-332 pages et une carte. Prix : br. 25 fr.; rel. 30 fr.
Pour les souscripteurs à la collection : 20 et 25 fr.

Précédemment parus dans la même collection :

1. **Éginhard**, *Vie de Charlemagne*, publiée et traduite par Louis HALPHEN. Un volume petit in-8° de XXIV-128 pages (1923).
   Édition complète (texte et traduction). Br. (*Épuisé*). — Rel. 10 fr.
   Texte latin seul (XXIX-61 p.). Br. 3 fr. 50. — Rel. 6 fr.
   Traduction seule (XXIV-78 p.). Br. 5 fr. 50. — Rel. 8 fr.
2. *Le dossier de l'affaire des Templiers*, publié et traduit par G. LIZERAND. Un volume petit in-8° de XXIV-229 pages (1923).
   Prix : Br. 15 fr. — Rel. 18 fr.
3. **Commynes**, *Mémoires*, publiés par J. CALMETTE, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse; tome I^er^ (1461-1474). Un volume petit in-8° de XXXIV-257 pages (1824).
   Prix : Br. 18 fr. — Rel. 21 fr.
4. *Histoire anonyme de la première croisade*, publiée et traduite par Louis BRÉHIER. Un volume petit in-8°, XXXIV-258 pages (1924).
   Prix : Br. 18 fr. — Rel. 21 fr.
5. **Commynes**, *Mémoires*, publiés par J. CALMETTE, tome II (1474-1483). Un volume petit in-8°, de 351 pages (1925).
   Prix : Br. 21 fr. — Rel. 24 fr.
6. **Commynes**, *Mémoires*, publiés par J. CALMETTE, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, avec la collaboration du chanoine DURVILLE; tome III (1484-1498). Un vol. petit in-8° de 442 pages (1925).
   Prix : Br. 24 fr. — Rel. 28 fr.
7. **Nithard**, *Histoire des fils de Louis le Pieux*, avec un fac-similé des Serments de Strasbourg, publiée et traduite par Ph. LAUER. Un volume petit in-8° de XX-172 pages et 1 pl. (1926).
   Prix : Br. 12 fr. 50. — Rel. 16 fr.
8. **Bernard Gui**, *Manuel de l'inquisiteur*, publié et traduit par G. MOLLAT, avec la collaboration de G. DRIOUX, tome I^er^. Un volume petit in-8° de LXVIII-197 pages (1926).
   Prix : Br. 15 fr. — Rel. 19 fr. 50.
9. **Bernard Gui**, *Manuel de l'inquisiteur*, publié et traduit par G. MOLLAT, avec la collaboration de G. DRIOUX, tome II et dernier. Un volume petit in-8° de 170 pages (1927).
   Prix : Br. 12 fr. 50. — Rel. 16 fr.
10. **Loup de Ferrières**, *Correspondance*, publiée et traduite par L. LEVILLAIN, tome I^er^ (829-847). Un volume petit in-8°, XXII-259 pages (1927).
    Prix : Br. 20 fr. — Rel. 24 fr.

Sous presse :

12. **Richer**, *Histoire de France* (888-995), publiée et traduite par R. LATOUCHE, tome I^er^.

(Réduction de 20% sur le prix des volumes brochés pour les souscripteurs à la collection complète)

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »
95, BOULEVARD RASPAIL, PARIS (VI^e^)

COLLECTION D'ÉTUDES LATINES

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES
SOUS LA DIRECTION DE J. MAROUZEAU

I : J. MAROUZEAU, *La linguistique et l'enseignement du latin*, 2^e^ édition, revue et mise à jour, 32 pages in-8°, 8 francs.

II : A. W. DE GROOT, *La prose métrique des anciens*, 68 pages in-8°, 9 francs.

III : P. FAIDER, *Répertoire des index et lexiques d'auteurs latins*, 56 pages in-8°, 10 francs.

IV : A. GUILLEMIN, *Pline et la vie littéraire de son temps*, 159 pages in-8°, 15 francs.

COLLECTION DE BIBLIOGRAPHIE CLASSIQUE

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE BIBLIOGRAPHIE CLASSIQUE
SOUS LA DIRECTION DE J. MAROUZEAU

I : DIX ANNÉES DE BIBLIOGRAPHIE CLASSIQUE

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE ET ANALYTIQUE DE L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE
POUR LA PÉRIODE 1914-1924

I^re^ partie : AUTEURS ET TEXTES, 461 pages in-8°, 75 francs.
II^e^ partie : MATIÈRES ET DISCIPLINES, 823 pages in-8°, avec Index des noms d'auteurs, 125 francs.

Cette bibliographie a pour objet de reconstituer notre documentation, désorganisée pendant une période d'environ dix années par la guerre et les difficultés de l'après-guerre. Elle groupe, rangées alphabétiquement par noms d'auteurs sous chaque rubrique, avec l'indication des comptes-rendus pour les ouvrages autonomes, et de brèves analyses pour les articles de revues, toutes les publications relatives à l'antiquité gréco-latine (littérature, philologie et linguistique, histoire et transmission des textes, archéologie, épigraphie, numismatique, histoire politique, institutions, religions et mythologie, philosophie, droit, sciences, histoire et méthode des études classiques) pour toute la période qui va de la préhistoire à la fin des époques byzantine et gallo-romaine.

II : L'ANNÉE PHILOLOGIQUE

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE ET ANALYTIQUE DE L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE
POUR LES ANNÉES 1924 ET SUIVANTES

L'*Année philologique*, publiée par les soins de la *Société de bibliographie classique* en liaison avec l'*Association Guillaume Budé* et avec le concours de la *Confédération des Sociétés scientifiques françaises*, est destinée à faire suite aux deux séries bibliographiques qui ont paru jusqu'en 1926 dans la *Revue de philologie*, et plus spécialement à la bibliographie réunie dans les *Dix années de bibliographie classique* (1914-1924).

Rédigée conformément aux directives formulées par la *Commission de bibliographie de l'Institut international de coopération intellectuelle*, l'*Année philologique* contient, classée par auteurs et par matières, toute la documentation courante relative aux études gréco-latines, selon le plan adopté pour les *Dix années de bibliographie classique*.

Tome I. Bibliographie des années 1924-1926 : 351 pages in-8°, avec Index des noms d'auteurs, 65 francs.

Tome II. Bibliographie de l'année 1927 et complément des années antérieures : 350 pages in-8°, avec Index des noms d'auteurs, 65 francs.

Tome III. Bibliographie de l'année 1928 : 300 pages (*sous presse*).

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR

REVUE

DES

ÉTUDES LATINES

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

SOUS LA DIRECTION DE

J. MAROUZEAU

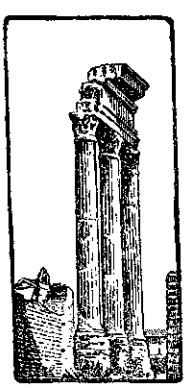
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

UNIVERSITÉ PARIS III SORBONNE ETUDES LATINES

7e ANNÉE

Fascicule III — Octobre-Décembre 1929



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION
« LES BELLES LETTRES »
95, BOULEVARD RASPAIL (VIe)

LIBRAIRIE ANCIENNE
HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

1929

UNIVERSITÉ DE PARIS INSTITUT DE CIVILISATION INDIENNE BIBLIOTHÈQUE des ETUDES